Document generated on 06/02/2025 12:38 p.m.

Brèves littéraires

Ton lit comme un univers

Johanne Bédard

Number 49, Spring 1998

URI: https://id.erudit.org/iderudit/5606ac

See table of contents

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)
1920-812X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bédard, J. (1998). Ton lit comme un univers. *Brèves littéraires*, (49), 39–40.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

JOHANNE BÉDARD

à tous les Ovide Plouffe de la terre

Ton lit comme un univers

« [...] sans le savoir il aurait le savoir exact de ce qu'il faut faire, de ce qu'il faut dire. »
Marguerite Duras
L'Amant

Toi, moi, et ton lit, flottons dans une galaxie où rien d'autre n'existe.

Ton lit comme un univers, comme la totalité des choses, l'ensemble de ce qui existe. Ton lit qui englobe tout mon espace-temps. Ton lit que je place au centre du monde, comme les anciens y plaçaient la terre. Existe-t-il quelque chose au-delà des montagnes ? , se demandaient les Grecs de l'Antiquité. Moi, aujourd'hui, au centre de ton lit, je ne sais plus si la terre est ronde.

Un soir de canicule, la trompette de Miles Davis s'échappe d'une fenêtre. C'est *Ascenseur pour l'échafaud*. Assise dans le plateau de Michel Tremblay, je revois des scènes de Marcel Dubé dans la pénombre d'une ruelle, par une soirée sans vent. Tu as ouvert ma bouche avec la tienne. Puis, là, en équilibre, tu as aspiré mon âme.

Ton lit, dans ta chambre japonaise, sur la rue Marquette, pleine de voisins prompts à se plaindre de nos roucoulements, de nos miaulements, de nos grognements, de nos râlements, de nos délires, de nos orgasmes, et de nos pleurs. Pauvres voisins... Tes belles dents blanches et solides de carnassier; tes pieds, superbes, développés par les arts martiaux; tes cheveux bouclés, tu ferais de si beaux enfants. Tes muscles longilignes comme l'autoportrait d'Egon Schiele se masturbant. Ton pénis immense, et tu ne le savais pas ? Les ex, les ingrates, ne te l'ont jamais dit ?

En allant chez toi, je me tortille dans le taxi; le seul nom de ta rue me bouleverse. Je demande au chauffeur d'aller plus vite. Je monte les marches en courant. Puis, t'apercevant, désirable, comme toujours, je ralentis le pas. Comme pour me donner une contenance, comme pour être décente. Trop tard, tu m'as vue. Tu me regardes arriver chez toi, je sais que tu aimes me regarder arriver. Tu me dis souvent que je suis lumineuse. Je le suis de mon désir pour toi. Tu le sais bien. Dès que nous nous approchons, les draps s'enflamment par un phénomène de combustion spontanée. Tu as ce réflexe de me tirer les cheveux comme un homme de Cro-Magnon. Et moi, je redeviens Lucie du Neandertal. Tu me parles, tu me regardes avec l'intensité d'un psychopathe.

Les condoms... Et puis merde, j'en mourrai, c'est trop bon.